

**Lettre de Marie-Thérèse LAGRANGE du 19 juillet 1940
à Henri LAGRANGE (son mari)
65, rue Saint-Chéron – Chartres (Eure et Loir)**



(*) Il s'agit de celle du [10 juillet 1940 accessible par ce lien](#).

(*) Il s'agit de celle du 10 juillet 1940 accessible par ce lien.

[illegible]

Que me dis que presque tout le
 monde est venu à que la vie seigneur
 en cours. c'est que personne n'est allé au
 d'au si loin que nous - je suis au monde
 de est de venir par le Allemagne, qui lui
 ont toutes comme moi un peu chef que
 et maintenant c'est mieux aigres. Les bon
 des choses de notre part a suis. - si la
 si bon de l'âme - demande à son qu'elle
 de la Harvillat et de son mieux mon
 par pays, son courage trouve quelques
 pour le patienter. et ça va être très min.
 avant, après la grande joie ça va être
 le inquiétude de la même chose. mis
 courage, courage il n'y en a plus pour
 bruyamment et nous sommes encore bien
 revenus qu'ils de tout d'autres qui ne
 se sent pas moins revenus.
 et embarras mon pays, après le
 tout mon cœur. la parole elle fait de
 même. ans au Canada. Pas de, neque
 qui s'élève si bon, et doit être revenu
 et avoir retrouvé sa maison et tout et
 à tous nos amis

To. Levent

Ca. Ramon. H. Co.

Bonu est sans nouvelles d'Abbe.
 mais tout le monde est dans le même
 air, il ne fait pas d'alarme sur sa venue

Je ne puis te décrire notre joie en recevant ce matin ta lettre, une lettre de Chartres et surtout de toi, et ça surtout était une surprise ; tu ne peux savoir quel poids sur le cœur est enlevé maintenant par exemple, quelle impatience va être la nôtre d'aller te retrouver, nous retrouver tous, revoir les siens, sa maison, comme ce doit être bon. Quand nous permettra-t-on de partir ! Nous espérons bientôt ! Pour quelle raison nous retient-on ? Georges s'occupe sérieusement de la question, mais tous les évacués des régions occupées sont encore là, et puis il faut de l'essence et ce n'est pas le moindre problème ? Hier nous sommes allés Lulu et moi, jusqu'à Issoire – 11 kilomètres – en bicyclette (pour y aller on n'a pas à pédaler). J'y ai touché ma pension que je n'avais pas touché à Chartres. Je n'ai eu aucune difficulté. Nous étions parties dans la matinée - nous avons acheté de quoi déjeuner et nous sommes allées sur la route de Clermont sur les bords de l'Allier qui coule en torrents entre les montagnes. Nous avons eu un temps exprès ; nous avons passé une journée magnifique (que notre grande joie de ce matin a complétée). Nous sommes revenues dans la soirée pas trop fatiguées. C'est le retour d'Issoire à Vodable le plus pénible ; il faut faire le trajet en sens inverse, remonter de grandes côtes à pied. Mais je t'assure que cela m'avait fait du bien de revoir le monde, les allées et venues de la petite ville très mouvementée par la grande quantité de réfugiés, une gare, des trains, des fleurs, car ici au village (les habitants quoique de braves gens), c'est la campagne dans toute sa laideur, avec sa saleté et le manque de goût en tout.

Mon papa chéri, comme le temps doit te sembler long à nous attendre. Tu dois avoir beaucoup à faire, mais quand même ! Je te représente mal dans notre chère maison mutilée à moitié vide : heureusement tu as Andrée, Robert et tous ! J'ai eu des nouvelles de Denise, tu le sais sans doute car dans ma grande inquiétude j'ai écrit à Georges, ton frère : s'il a reçu ma lettre, il a dû t'en faire part. J'avais aussi pensé qu'Andrée était retournée chez elle, mais j'étais très inquiète sur le compte de Robert : ce pauvre enfant, il a dû avoir de drôles péripéties, mais les gendarmes, s'il n'a pas trop souffert, ont bien fait de lui faire tourner bride. Il s'ennuierait à mourir ici ; il est mieux avec vous. Denise a retrouvé des amis, elle est à Brive-la-Gaillarde – Ecole des Escures – Corrèze. Elle me dit être sans nouvelles de Raymond. Je lui ai

répondu aussitôt, mais je n'ai pas encore de réponse ; je souhaite qu'elle ait aussi écrit à Chartres.

Tu me dis que presque tout le monde est rentré et que la vie reprend son cours ; c'est que personne n'est allé sans doute si loin que nous, ou tout au moins, ils ont été rejoints par les Allemands qui les ont laissés comme toi rentrer chez eux et maintenant c'est mieux ainsi. Dis bien des choses de notre part à tous. Si tu as besoin de linge, demande à Mme. Audelan (1) de te blanchir : fais de ton mieux, mon cher Papa, bon courage. Encore quelques jours à patienter. Ah, ça va être long maintenant, après la grande joie, ça va être l'inquiétude de te sentir seul, mais courage, courage, il n'y en a plus pour longtemps et nous sommes encore bienheureux auprès de tant d'autres qui ne se sont pas encore retrouvés.

Je t'embrasse mon Papa chéri de tout mon cœur - ta grande fille fait de même – ainsi qu'Andrée, Robert, Mémère qui j'espère va bien et doit être heureuse d'avoir retrouvé sa maison, et tous et à tous nos amitiés.

A bientôt.

Ta Maman, M. Th.

Post-Scriptum

Renée est sans nouvelles d'Arthur, mais tout le monde est dans le même cas, il ne faut pas s'alarmer outre mesure.

(1) Mme Audelan : Louise (1865/1957), épouse de Thomas Audelan (1867/1957), née Fouquereau (est une petite-cousine d'Henri Lagrange. Ce sont de très bons amis des familles Lagrange et ils ont fait construire leur maison 1, impasse Saint-Chéron : ils sont voisins.

Cette page est une annexe à :

[**L'exode de Julienne Bibert**](#)

Faisant partie du :

[**Site personnel de François-Xavier Bibert**](#)